

PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT
COLLECTION FONDÉE PAR L. LAVELLE ET R. LE SENNE

MARTIN BUBER

LA
VIE EN DIALOGUE

JE ET TU
DIALOGUE

LA QUESTION QUI SE POSE A L'INDIVIDU
ÉLÉMENTS DE L'INTERHUMAIN
DE LA FONCTION ÉDUCATRICE

Traduit par JEAN LÆWENSON-LAVI

DID BUB 1935

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, PARIS

ÉLÉMENTS DE L'INTERHUMAIN

1. *Le social et l'interhumain*

On a coutume de placer ce qui se passe entre êtres humains sur le terrain du « social » et estompe de la sorte une ligne de séparation d'une importance fondamentale entre deux domaines de l'univers humain différents par essence. J'ai commis la même erreur quand, il y a près de cinquante ans, j'ai commencé à m'orienter de mes propres forces dans la science de la société et me suis servi de la notion, encore inconnue alors, de l'interhumain. Depuis, j'ai de mieux en mieux reconnu que nous avons là une catégorie à part, ou même, s'il est permis d'employer métaphoriquement un terme emprunté à la langue des mathématiciens, une dimension particulière de notre existence, une dimension qui nous est si familière que nous ne sommes guère devenus réellement conscients, jusqu'ici, de sa particularité. Et pourtant, la connaissance de cette particularité est d'un haut intérêt non seulement pour notre pensée, mais aussi pour notre vie.

Nous pouvons parler de phénomènes sociaux chaque fois que la coexistence d'une multiplicité d'hommes, que les liens qui les unissent ont pour conséquence des expériences et des réactions communes. Mais cet état de liaison signifie seulement que toutes les existences individuelles sont délimitées par une existence de groupe et y sont contenues ; il ne signifie pas qu'il y ait entre l'un et l'autre individu, au sein du groupe, des relations quelconques de caractère personnel. Ils se sentent bien faire partie spécifiquement, l'un avec l'autre, d'un même tout, et cela d'une manière différente, en principe, pour ainsi dire, de toute connexion possible avec quelqu'un qui se trouverait en dehors de ce groupe ; et il se produit bien aussi, il ne cesse de se produire, surtout dans la vie de groupes peu nombreux, des contacts qui favorisent fréquemment la naissance de rapports individuels, s'il est vrai d'autre part qu'assez souvent ils les rendent plutôt difficiles. Mais l'appartenance au groupe n'implique par elle-même, d'aucune façon, une relation d'essence entre un membre de ce groupe et l'autre. Il a certes existé dans l'histoire des groupes qui comportaient

même des rapports extrêmement intenses et intimes entre leurs adhérents, deux à deux — rapports de caractère homo-érotique, par exemple, comme chez les Samourais japonais et les guerriers doriens — et qui les favorisaient dans l'intérêt d'une cohésion plus rigide du groupe ; mais d'une façon générale, il faut dire que les directions de groupes, surtout à des époques plus tardives de l'histoire humaine, sont plutôt enclines à éliminer l'élément de relations personnelles au profit de l'élément purement collectif. Là où ce dernier règne exclusivement ou prédomine du moins, l'homme se sent porté par la collectivité, qui le décharge du fardeau de la solitude, de la peur cosmique, de l'état d'abandon ; et dans cette fonction, essentielle pour l'homme moderne, l'interhumain, la vie entre personnes, semble s'effacer de plus en plus derrière le collectif. L'« un-avec-l'autre » collectif prend soin de contenir dans ses bornes l'« un-vers-l'autre » qui tient de la personne. C'est comme si les hommes liés par le groupe ne devaient plus, au fond, être tournés ensemble que vers l'œuvre du groupe et ne plus présenter leur visage que dans des rencontres de valeur secondaire aux partenaires de rapports personnels tolérés par lui.

J'ai eu la forte sensation de la différence entre les deux domaines le jour où je m'étais joint, dans une grande ville, au défilé d'un mouvement auquel je n'appartenais pas ; je l'avais fait par sympathie pour un ami qui en était un des chefs, dans le pressentiment que son destin allait prendre une tragique tournure. Pendant que le cortège se formait, j'étais en conversation avec lui et une autre personne, qui représentait le type du « sauvage » au bon cœur, mais qui était marqué, lui aussi, par la mort. En cet instant, je les sentais encore tous les deux véritablement en face de moi ; chacun d'eux m'était familier, familier jusque dans ce qui était le plus loin de moi ; et aussi à tel point autre que moi qu'en toute chose mon âme souffrait de se heurter à cette altérité, mais me confrontait authentiquement, par cette altérité même, avec l'Être. Les formations se mirent en marche et peu après, j'étais déjà enlevé à tout vis-à-vis ; je n'étais plus qu'incorporé dans le cortège, marchant du même pas, sans but ; et chez les deux hommes avec lesquels je venais d'échanger la parole humaine, c'était manifestement pareil. Quelque temps plus tard, nous passâmes devant un café où j'étais assis la veille en compagnie d'un musicien que je connaissais à peine. Au même instant, la porte s'ouvrit ; le musicien, sur le seuil, m'aperçut, ne vit apparemment que moi et me

fit signe. Aussitôt, j'eus l'impression qu'on me retirait du circuit, qu'on me dégageait du cortège et de la présence des amis qui le suivaient et qu'on me plaçait là-bas, en face du musicien. Je ne savais pas que je continuais à marcher au même rythme, je me voyais, je me sentais là-bas, répondant silencieusement, d'un sourire d'entente, à celui qui m'appelait. Quand j'eus repris conscience de la situation effective, le cortège, à la tête duquel nous avançons, mes compagnons et moi, avait déjà dépassé le café.

Le domaine de l'interhumain s'étend, cela va sans dire, bien au-delà de celui de la sympathie. De très simples circonstances peuvent déjà y appartenir, comme lorsque, dans un tram bondé de voyageurs, deux inconnus échangent des regards attentifs pour retomber immédiatement dans l'attitude de convenance qui dit : nous ne voulons rien savoir l'un de l'autre. Mais il faut y compter aussi toute rencontre, quelque fortuite qu'elle soit, entre adversaires, dès qu'elle influence le comportement mutuel, c'est-à-dire dès que quelque chose s'accomplit entre eux, si imperceptible que cela soit et peu importe que le sentiment s'en exprime en cette heure ou non. Que de deux êtres humains, chacun éprouve la rencontre de l'autre comme la rencontre de cet autre, précisément, de cet autre bien déterminé ; que chacun d'eux ressente la présence de l'autre de cette même manière et se conduise en conséquence à son égard, considérant et traitant l'autre non point comme son objet, mais comme son partenaire dans une circonstance de la vie, ne fût-ce qu'un simple match de boxe : voilà ce qui importe. et rien que cela. Ce qui est décisif, c'est le ne-pas-être-objet. Certains existentialistes affirment, comme l'on sait, que le fait fondamental, entre les hommes, est que l'un est un objet pour l'autre. Or, dans la mesure où les choses se passent de la sorte, la singulière réalité de l'interhumain, le secret du contact, est déjà éliminée à un fort degré. Mais elle ne saurait être éliminée complètement. Prenons un exemple d'une brutale évidence : deux hommes s'observent. L'essentiel n'est pas que l'un fasse de l'autre son objet ; ce qui compte, c'est qu'il n'y réussit pas et c'est la raison pour laquelle il n'y réussit pas entièrement. Nous avons ceci de commun avec tout ce qui existe au monde de pouvoir devenir objet d'observation. Que par l'action cachée de mon être, je puisse opposer une infranchissable barrière à l'objectivation : tel est le privilège de l'homme. Réellement discerné, discerné dans l'intégrité de l'être, ce privilège ne peut devenir qu'une affaire entre partenaires.

De part sociologique, on pourrait objecter à ma distinction entre le social et l'interhumain que la société s'érige justement sur les rapports entre hommes et que la science de ces rapports doit donc être considérée à proprement dire comme le fondement de la sociologie. Mais dans la notion de « rapport » se dévoile une certaine ambiguïté. Quand nous parlons, par exemple, de rapports de camaraderie au travail, chez deux hommes, nous ne pensons point du tout seulement à ce qui se passe entre eux en tant que camarades, mais aussi à une disposition constante qui l'actualise dans les circonstances données et qui comporte aussi des phénomènes psychiques d'ordre purement individuel, comme le souvenir du camarade absent. Par la sphère de l'interhumain, j'entends uniquement des événements ayant un caractère d'actualité qui se produisent entre des êtres humains, soit dans une complète mutualité, soit de telle nature qu'en augmentant d'intensité ou en se complétant ils puissent atteindre directement à la mutualité ; car la participation des deux partenaires est indispensable, par principe. La sphère de l'interhumain est celle du face à face ; et c'est son déploiement que nous appelons le dialogique.

Il serait, par conséquent, foncièrement erroné, aussi, de voir dans les phénomènes interhumains des phénomènes psychiques. Lorsque deux hommes conversent entre eux, ce qui se passe dans l'âme de l'un comme de l'autre, ce qui se passe quand il écoute et ce qui se passe quand il s'apprête à parler lui-même, fait éminemment partie de la chose, bien entendu ; néanmoins, ce n'est là que l'accompagnement intime et caché de l'entretien, d'un événement phonétique chargé de signification, dont le sens ne se trouve cependant ni dans l'un, ni dans l'autre des partenaires, ni dans les deux ensemble, mais seulement dans le corps de ce « duo », dans leur *entre-deux*.

2. Etre et paraître

Le grand problème, dans l'interhumain, est la dualité de l'être et du paraître.

Les hommes, cela est notoire, se préoccupent souvent et avec beaucoup d'assiduité de l'impression qu'ils font sur autrui ; mais jusqu'ici, le fait a été discuté bien davantage sous l'angle de la philosophie morale que sous celui de l'anthropologie. Et pourtant, l'examen anthropologique voit s'offrir là un de ses objets les plus importants.

Nous pouvons distinguer deux genres d'existence humaine. Disons de l'un qu'il est la vie à partir de l'Être, une vie déterminée par ce qu'on est, tandis que l'autre serait la vie à partir de l'image, une vie déterminée par ce qu'on veut paraître. En général, ces deux genres se présentent sous la forme d'un mélange ; il ne doit y avoir eu que peu d'hommes totalement indépendants de l'effet qu'ils font sur autrui ; mais il serait sans doute difficile, aussi, d'en trouver qui se soient exclusivement guidés sur cet effet. Nous devons nous contenter de distinguer entre ceux dans le comportement essentiel desquels prédomine l'un et ceux chez lesquels prédomine l'autre.

Cette différence se manifeste naturellement avec le plus de vigueur dans l'interhumain, c'est-à-dire dans les rapports entre hommes.

Prenons l'exemple le plus simple — exemple déjà fort net dans sa simplicité — d'une situation où deux personnes, dont l'une appartient au type fondamental du premier genre et l'autre, au type fondamental du deuxième genre, se regardent. Celui qui vit dans son être regarde l'autre comme on regarde quelqu'un dont on s'occupe personnellement ; c'est un regard « spontané », un regard « libre de toute prévention » ; cet homme n'est pas, cela va de soi, sans être influencé par l'intention de se rendre intelligible à l'autre, mais la pensée de l'impression qu'il peut ou doit éveiller chez lui quant à sa propre nature ne l'influence pas. Il en va différemment de son vis-à-vis : pour lui, il s'agit de l'image que son apparence, c'est-à-dire, tout particulièrement, la partie la plus « éloquente » de son apparence, son regard, fait naître dans l'autre ; aussi « fait »-il ce regard. A l'aide du pouvoir dont l'homme est plus ou moins doué de laisser paraître dans son regard un élément déterminé de l'Être, il produit un regard qui devra agir à la manière d'une expression spontanée et qui, en effet, n'agit que trop souvent ainsi ; non seulement d'une expression de quelque chose qui se passerait soi-disant dans son existence psychique, en cet instant-là, mais même comme le reflet, en quelque sorte, d'un être personnel de telle ou telle consistance.

Il convient, il est vrai, de délimiter soigneusement ce champ par rapport à une autre zone du paraître, dont on ne saurait mettre en doute la légitimité ontologique, tant ce qui s'y passe est naturel. J'entends le royaume de l'« apparence authentique », ce royaume où le jeune homme, par exemple, imite le héros qu'il admire et où l'héroïsme s'empare concrètement de lui au milieu de ses gestes ; ou la représentation

d'un destin qui évoque le destin authentique. « So lasst mich scheinen, bis ich werde » — Puissé-je paraître jusqu'à être — le vers de Goethe touche exactement à ce mystère. Là il n'y a, justement, rien de feint ; l'imitation est véritable imitation et la représentation, authentique représentation ; même le masque est un masque et non pas simulation. Quand l'apparence, par contre, naît du mensonge, quand elle est un tissu de mensonges, l'interhumain est menacé dans son existence-même. Ce n'est pas, non plus, comme si l'on disait un mensonge, comme si l'on rapportait un état de choses en le falsifiant ; le mensonge auquel je pense se commet non pas à l'égard de tel ou tel concours de circonstances, mais à l'égard de l'existence même ; il affecte l'existence même de l'interhumain. Il arrive que pour contenter une fade vanité, l'on se prive à la légère de la grande chance du véritable événement entre *Je* et *Tu*.

Supposons maintenant deux hommes-images assis l'un près de l'autre et s'entretenant — nommons-les Pierre et Paul — et comptons les figurations qui sont dans le jeu. Nous avons là, d'abord, Pierre tel qu'il veut paraître à Paul, et Paul tel qu'il veut paraître à Pierre ; ensuite, Pierre tel qu'il paraît réellement à Paul, et Paul tel qu'il paraît réellement à Pierre, l'image donc de Pierre telle que se la fait Paul, et qui ne sera nullement conforme, en général, à celle désirée par Pierre, et vice-versa ; il faut y ajouter Pierre tel qu'il se paraît à lui-même, et Paul tel qu'il se paraît à lui-même ; et, pour terminer, Pierre au naturel et Paul au naturel. Deux êtres vivants et six semblants fantomatiques de figures qui se mêlent de la façon la plus diverse aux entretiens des deux ! Où donc resterait-il là suffisamment de place pour l'authenticité de l'interhumain !

Quel que puisse être dans d'autres domaines le sens du mot « vérité » — dans l'interhumain, il signifie que des êtres humains se communiquent l'un à l'autre tels qu'ils sont. Ce qui importe n'est pas que l'un dise à l'autre tout ce qui lui vient à l'esprit ; c'est uniquement ceci qu'il ne permette à nulle apparence de se glisser subrepticement entre eux. Ce qui importe est non pas que l'un « se laisse aller » devant l'autre, mais qu'il laisse l'homme auquel il se communique participer à son être. C'est l'authenticité de l'interhumain qui importe ; là où elle n'existe pas, l'humain ne peut pas être non plus authentique.

Aussi devons-nous, nous autres qui commençons à reconnaître dans la crise de l'homme la crise de l'entre-deux, devons-nous libérer la notion de sincérité du ton peu consistant de

prédication morale qui s'y est fixé et faire qu'elle s'accorde de nouveau avec la notion de droiture. Se tenir debout a donné la possibilité, dans les temps primitifs, d'être homme. Mais on ne le devient tout à fait que par un droit maintien de l'âme, par une haute droiture que n'inquiète plus aucune apparence, parce qu'elle a triomphé du simulacre.

Qu'arrive-t-il dès lors — demandera-t-on peut-être — si quelqu'un, tel qu'il est fait, assujettit sa vie aux images qu'il produit dans autrui ? Pourra-t-il devenir encore, malgré tout, un homme vivant selon son être ? Pourra-t-il échapper à son genre ?

Le penchant si répandu qui consiste à vivre sur l'impression que l'on a faite en telle ou telle occurrence au lieu de partir de la permanence de l'être n'est pas un « genre ». Ne prend-il pas origine, en effet, dans l'envers de l'interhumain lui-même : dans la dépendance des hommes les uns vis-à-vis des autres ? Il n'est pas facile de se faire confirmer dans son Être par autrui ; alors, l'apparence offre son concours. La vraie lâcheté de l'homme est de lui céder ; à lui résister, il montre son véritable courage. Mais on n'est pas impitoyablement ainsi ; on ne reste pas nécessairement cela. On peut lutter pour se retrouver, c'est-à-dire pour retrouver la confiance en l'Être. Tantôt, on y réussit, tantôt on n'y réussit pas, mais jamais cette lutte n'est vaine, même si l'on croit succomber. La vie par l'Être, il faut la payer cher, parfois ; le prix n'est jamais trop fort. Mais n'y a-t-il donc pas le mauvais Être, dira-t-on ; ne foisonne-t-il pas partout ? Je n'ai pas connu, quant à moi, d'être jeune qui m'eût paru désespérément méchant. Plus tard, il devient de plus en plus difficile, il est vrai, de percer la couche de plus en plus coriace qui s'est roulée sur l'Être. C'est ainsi que naît la fausse perspective d'un irrachetable « genre ». Elle est fausse ; la façade est trompeuse ; l'homme en tant qu'homme peut être délivré.

Encore une fois, nous les avons devant nous, les deux hommes, entourés de la fantasmagorie des semblants de figures. On peut conjurer les apparitions. Imaginons un Pierre et un Paul qui commencent à trouver répugnant, qui trouvent de plus en plus répugnant d'être remplacés par des fantômes. Dans chacun d'eux s'éveille, se raffermît la volonté d'être confirmé comme cet homme qui est, et non point autrement. Nous voyons les forces du Réel à leur œuvre de conjuration : ici même, le faux semblant finira par s'évaporer et, du fond de l'existence comme personne, les abîmes s'appelleront.